

ANTOINE PONCET
Ailiotrope et autres œuvres
présenté par Jean Arp et Philippe Jaccottet
accompagné d'un entretien avec André Kuenzi

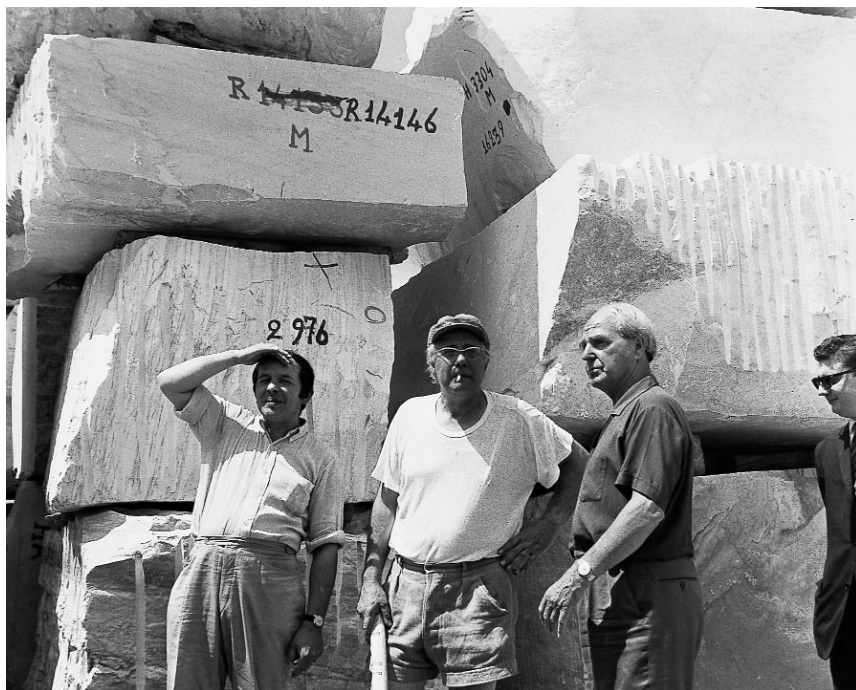


Eufnyx, 1971
bronze patiné, 29 x 29 x 10 cm
(photo Th. Prat)

À tire-d'aile. C'est comme si ces sculptures qu'une fois achevées Antoine Poncet confie à un environnement (et il nous les offre aussi, dans ces pages mêmes), il ne leur donnait un nom que pour mieux les faire bouger dans notre imaginaire, et très précisément *prendre l'air*. On n'a jamais autant joué avec le mot d'aile que dans les titres des œuvres que nous montrons, d'*Œufnyx* à *Corpsneille* et de *Sur le fil* à *Pastouraille*. Souci bien singulier, pour un sculpteur ! Il y a la glaise, et sa vivacité heureuse, qui permet de *tordre et de calmer les volumes dans la force de la main*, puis les matières dures, bronze, marbre, dans lesquelles ces formes, lentement transmues, deviennent durée. On n'en reste pas là. Il leur faut à ces formes savoir prendre le vent et puis s'enfuir, vaisseaux portés par un souffle vif, en décollages singuliers.

Mais non pas pour jeter leur emprise sur le monde : pour laisser au regardeur que nous sommes le loisir de rêver.

Jacqueline Chénieux



Antoine Poncet, Émile Gilioli et Henry Moore, à Carrare, 1964
(photo Bessi)



Ailiotrope, 1992
Marbre de Carrare, 90 x 90 x 66 cm
(photo Reinhold Kohl)

Dans un temps record, Antoine Poncet s'est libéré de la convention, de ce qu'on appelle en sculpture: l'imitation, la ressemblance. Joyeusement, tel un bon nageur, il s'est laissé porter par la vie, par la nature. Rien n'est plus proche de la nature qu'une sculpture de Poncet. Poncet ne mesure pas, il n'est pas un tailleur pour hommes, quoiqu'il taille ses pierres pour les hommes. Il ne se trompe pas en taillant, ne perd pas toute mesure, ne devient pas présomptueux.

Comme il est difficile de faire comprendre qu'aimer l'homme n'est pas nécessairement de reproduire son image en sculpture et en peinture comme on l'a fait depuis des siècles. Mais permettre à l'homme de réaliser son rêve, telle qu'une plante sa fleur, n'est-ce pas aimer l'homme? Les pierres que j'ai vues dans l'atelier de Poncet sont des pierres de rêves. Elles ont jailli en pleine joie printanière. Ces rêves sont une grâce de la nature infinie. Ces rêves sont une grâce de ce qui est derrière la nature.

Jean Arp
février 1955



Agrippine, 1968
bronze poli, 42 x 24 x 22 cm
(photo Th. Prat)



Forme appuyée sur elle-même, 1971
bronze poli, 45 x 15 x 15,5 cm
(photo Th. Prat)



Fruit noir, 1972
bronze, 78 x 85 x 35 cm
(photo Th. Prat)



Exhaustive, 1972
bronze patiné, 75,5 x 19 x 16 cm
(photo Th. Prat)

Entretien d'Antoine Poncet avec André Kuenzi

André Kuenzi: Si vous avez choisi le marbre et le bronze, n'avez-vous pas aussi travaillé la glaise?

Antoine Poncet: Si j'aime terminer mes recherches et leur donner la « durée » dans le bronze et le marbre, c'est pourtant au départ dans la glaise, comme Alicia Penalba, que je travaille. Pouvoir ajouter ou retirer la matière donne au sculpteur la rapidité de création du peintre et du graveur et, comme cela, il occupe rapidement les trois dimensions.

Pour saisir au vol les volumes et les placer en ordre, en équilibre charnel, les tordre puis les calmer dans la force de la main. Pour les mettre à leur place, la glaise est irremplaçable.

Après, c'est le lent travail de réalisation qui fait passer l'esquisse spontanée dans la matérialité durable. La force intérieure du matériau, son lien profond avec la terre (pour le marbre et pour le bronze) enrichit l'esquisse modelée amoureusement. Mais la construction équilibrée entre les mains du sculpteur, construite par lui, enrichit à son tour, grâce à l'intelligence et à la réflexion, la matière qui s'offre à lui.

A.K.: On a justement relevé dans votre sculpture le côté tout à la fois mystique et charnel, la spiritualité et la sensualité; moi, j'y vois aussi un hymne à la vie, à la joie, au bonheur [...].

A.P.: Oui, ces pensées me gouvernent et m'enrichissent. L'homme s'y trouve avec sa richesse intérieure insondable et magique, et tout cela me motive de façon irréflectie et déraisonnable. Chaque matin recommencer machinalement ce débat magique avec la matière. « J'y prends mon pied », comme disent mes enfants! J'espère que, une fois abandonnées à leur sort, mes sculptures transmettent une parcelle de ces valeurs fortes, physiques et spirituelles, que j'essaie de transmettre par caresses successives.

C'est la face heureuse de la sève que j'essaie de fixer dans mes sculptures afin que ceux qui ont besoin de chaleur soient aidés, soutenus par le fait qu'elles existent.

Je laisse à d'autres la charge d'exprimer le drame et le malheur. Je n'ignore rien de la dramatique et désespérante situation de l'être humain.

Inquiétudes et angoisses existent en moi, mais j'ai la chance de tout oublier quand je travaille, les êtres torturés, les enfants misérables, abandonnés, maltraités et toutes les misères du monde... même la mort est oubliée. Je ne vois plus qu'un grand couloir avec une lumière bizarre et chaleureuse dans laquelle je m'oublie et travaille.

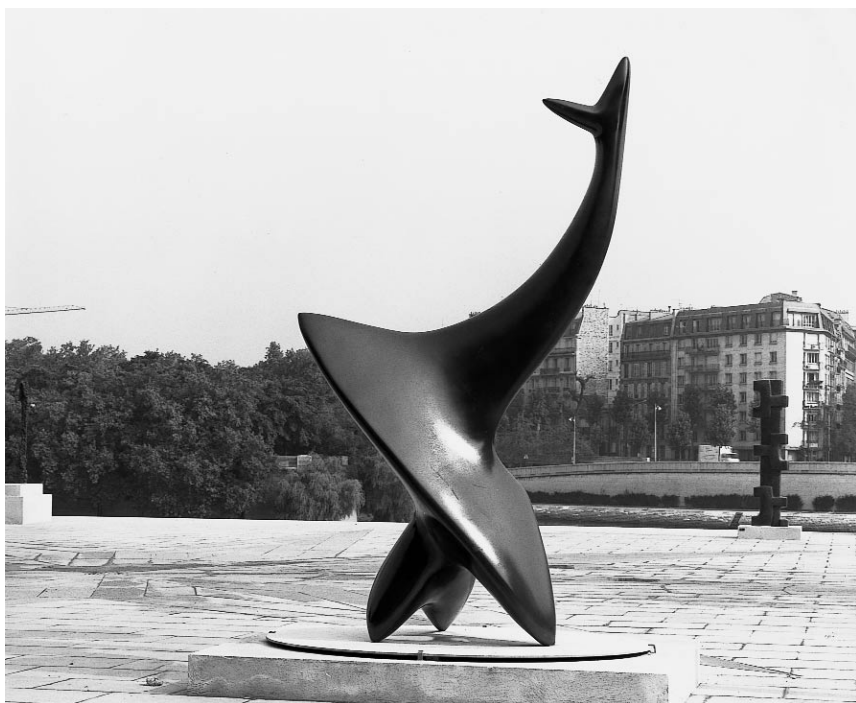
Alors voilà que toute cette alchimie intime et difficile à exprimer dans les mots devient réalité solide et durable dans « l'objet » sculpture, bien que je

doute et me crois modeste, simple, je pense aussi que mon émotion devenue sculpture doit prendre sa place dans la vie de la communauté.
C'est dans la rue, par les réalisations monumentales mêlées au frottement anonyme de la foule que notre recherche trouve sa justification.

Extrait d'un entretien paru dans *L'Œil*, n° 338, septembre 1983



Opaque, 1977
bronze patiné, 48 x 63 x 23 cm
(photo Th. Prat)



La Hulpeuse, 1980
bronze, 250 x 120 cm
(coll. privée, Bruxelles; photo Florence Poncet)



Kaola Pink, 1991
marbre rose du Portugal, 90 x 90 cm
(coll. privée, Suisse; photo Florence Poncet)

Ayant à parler d'œuvres d'art sans avoir jamais eu, dans ce domaine, la moindre compétence spécifique, il faut au moins essayer de ne pas faire trop de phrases, ne pas mobiliser toute la philosophie et la théologie (ce à quoi l'art dit abstrait incite encore plus que l'autre, dirait-on); se contenter de risquer quelques approximations qui puissent aider le visiteur à voir et, avec un peu de chance, à mieux voir.

*

Ces sculptures d'Antoine Poncet (dont j'ai vu l'art se fortifier et lentement s'épanouir, sans bruit, depuis une quarantaine d'années déjà): on voit bien que ce ne sont ni des oiseaux, ni des flammes, ni des fleurs, ni des figures féminines, même si elles y font quelquefois songer, et pourraient nous plaire, d'abord, grâce à de tels rapprochements. On imagine donc que ce sont plutôt, de ces choses-là, familières, des métamorphoses nouvelles, surprenantes, des variantes épurées; ouvrages de la main très sûre et de l'esprit rêveur de quelqu'un qui, s'étant élevé de quelques degrés au-dessus du sol commun (du vulgaire ici-bas où il n'y a que de vraies fleurs et de vraies flammes), se souviendrait, là-haut, du corps de la femme et des dards du feu, des rondeurs de l'eau et du poids des pierres; mais devrait, pour que toutes ces choses, là-haut, aient droit de cité, les épurer, les laver de leurs détails, de leurs difformités, de leurs fautes, pour n'en garder que le plus limpide et le plus calme; quitte à les ramener périodiquement sur terre, ainsi transfigurées, pour une sorte d'étonnant ballet immobile, sur la scène d'une exposition.

*

Oui, il me semble bien que ce sont là des espèces d'épures qui essaient d'élever les figures du monde réel à la dignité d'« idées », au sens platonicien du mot (comme quoi la philosophie, décidément, tient jusqu'ici à se rappeler à nous!); mais attention: d'« idées » restées sensibles (jubilantes même, caressantes même, quelquefois); faute de quoi l'art se perdrait dans la géométrie pure, laquelle a de bien autres fonctions.

*



Ailaborée, 1979
bronze patiné, 48 x 56 x 23 cm
(photo Th. Prat)

Pures, épurées, sans doute; cherchant une plénitude, un apaisement; mais néanmoins tendues, et toujours denses; sinon, elles s'effilocheraient en nuages; et ce serait, de nouveau, sortir de l'art.

*

Certaines sculptures évoquent aussi, indéniablement, des ailes, d'autres des hélices. Mais l'avion qui s'en équiperait n'irait pas loin! Ce sont des ailes, des hélices pour nos envols intérieurs.

Polies, miroitantes, comme des pierres que la patience, la maîtrise et le profond besoin d'harmonie du sculpteur auraient lentement lavées; comme si elles sortaient de l'eau, mais autrement que Vénus ne l'a fait, et d'une autre espèce d'eau; d'une eau pareille à un rêve, au rêve persévérant de toute une vie.

Philippe Jaccottet
juin 1993

Antoine Poncet au jardin Gianadda

Bien sûr, il faut aller à Martigny voir ou revoir George Braque. « Braque le patron », comme l'appelait Jean Paulhan. Peu après la guerre, à Paris, j'ai côtoyé quelques esprits supérieurs comme justement Jean Paulhan, comme Francis Ponge, qui vénéraient Braque vraiment comme un saint patron; j'ai partagé sans réserves cette ferveur. Bien des années plus tard, la grande rétrospective de la fondation Maeght m'a déconcerté; il m'a semblé alors que cette œuvre, à partir des années quarante et surtout à la fin, avait perdu la dense perfection du début. L'exposition de Martigny m'a rendu, je dois le dire, sauf pour les ultimes paysages, mon admiration première. Il faut y aller voir; mais on n'a pas besoin de le dire; et ce n'est pas mon sujet.

*



Ailaborée 2, 1984
Marbre rose du Portugal, 232 x 260 x 100 cm
(ville de Montreux; photo Jacques Betant)

Une fois fait et refait le tour du mausolée, il faut sortir dans le jardin, le beau jardin aux sculptures, sous la montagne abrupte. À un aussi puissant et noble voisinage, on peut résister, comme Penalba dans sa monumentale sculpture, avec la même puissance et noblesse de montagne. On peut aussi suggérer de le vaincre par l'envol, ou, à tout le moins, une sorte de lévitation intérieure. C'est ce à quoi m'a fait songer tout d'abord le rassemblement dans ce lieu, pour la durée de l'exposition Braque, de sculptures d'Antoine Poncet.

Car il est vrai que ce que j'ai vu, en passant de la pénombre du musée à la forte lumière du jour, m'a fait penser d'abord, spontanément, à ces moments, en Camargue, où l'on découvre un groupe de grands oiseaux d'eau arrêtés dans les marais, prêts à l'envol. Il est vrai que je me suis dit tout de suite, ce jour-là, que Poncet avait donné des ailes à ce jardin. Ailes blanches, la plupart, ce qui compte aussi, car il y a plus de mystère dans les oiseaux blancs que dans ceux d'aucune autre couleur; comme s'ils étaient mieux faits que les autres pour vous enlever par-dessus les montagnes, par-dessus n'importe quelle barrière, intérieure ou non...

*

(Après tout, je venais de croiser les beaux oiseaux, noirs ou blancs, de Braque. Et chez moi, ayant posé sans y songer le carton de l'exposition – « Les Oiseaux noirs » – derrière une petite sculpture, noire, de Poncet, j'avais trouvé qu'ils s'accordaient fort bien. Mais assez parlé d'oiseaux; car c'est ici, vraiment, parler un peu trop en l'air...)

*

En fait, de ces sculptures, aucune ne ressemble vraiment à des oiseaux ou à quoi que ce soit de « réel »; même pas à une idée de l'oiseau (ce que l'on pourrait avancer plutôt de Brancusi).



Sur le fil, 1987
Bronze patiné, 64 x 68 x 58 cm
(photo Th. Prat)

Cherchant à mieux comprendre, on peut alors penser que, si le marbre rêvait, il prendrait peut-être ce genre de *formes*, si bien équilibrées entre douceur et tension. C'est Jean Arp qui a ouvert à Poncet les chemins du rêve, sans doute; mais là encore, nullement pour l'engager à représenter dans des statues ce que nous découvrons dans nos rêves à nous (pas plus que les sculpteurs de cette famille-là ne veulent représenter ce que nous voyons de jour).

Disons plutôt qu'aux matières les plus denses et les plus graves, l'imagination particulière de Poncet a prêté le pouvoir de se métamorphoser, de fleurir, de s'aïler à leur manière – mais cela, sans jamais oublier les lois d'un art très sûr, sans doute plus qu'à demi instinctif, hors desquelles toute œuvre s'effondre, se vide de sens ou se perd en vains maniérismes. Comment Poncet réussit cela, ce n'est pas moi qui puis le dire, je me contente d'en profiter avec bonheur.

Une sorte de chant des pierres, tirées de leur souvent voluptueux sommeil.

*

(Une circonstance touchante, c'est qu'il y a non loin de là, à Saint-Maurice, et qu'il faut aussi aller voir ou revoir, quelques-uns des plus beaux vitraux qu'ait produits l'art puissant du père d'Antoine, le grand peintre et verrier Marcel Poncet.)

Philippe Jaccottet
juillet 1992



Jaillissante, 1996
Granit vert, 160 x 90 x 20 cm
(photo Th. Prat)



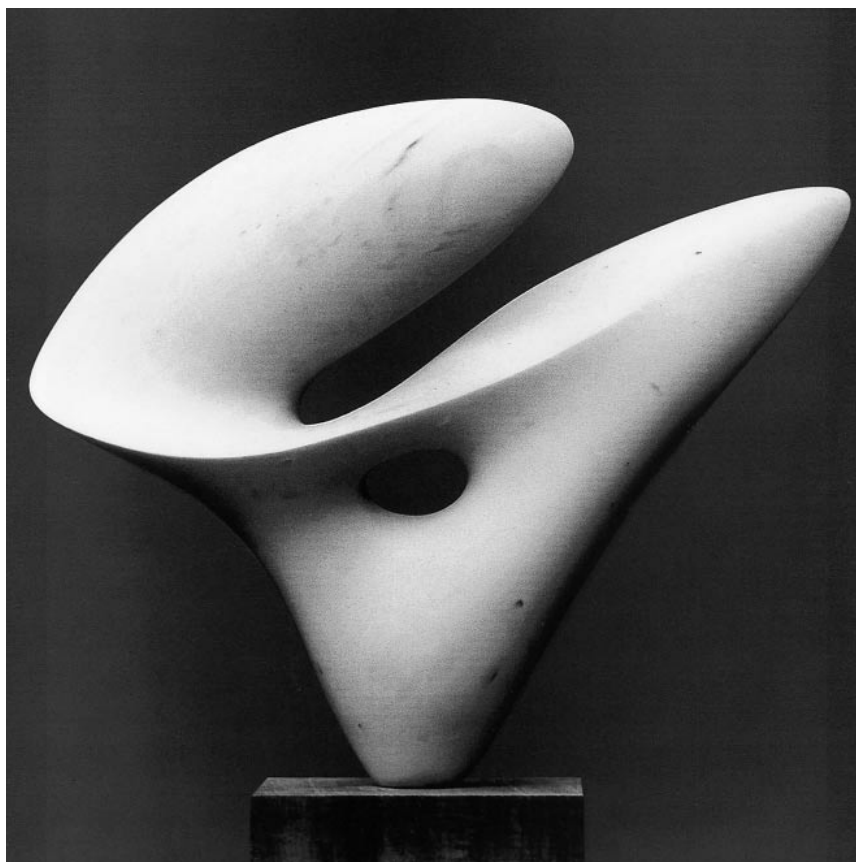
L'Embellie, 1990
marbre de Carrare, 400 x 120 x 75 cm
(La Lyonnaise des Eaux, Nanterre; photo Laurent Thion)



Gaillarde, 2000
marbre de Carrare, 51 x 15 x 18 cm
(photo Sabella)



Persistante, 1996
marbre de Belgique, 78 x 26 x 26 cm
(photo Reinhold Kohl)



Si jamais..., 1997
marbre de Carrare, 85 x 100 x 25 cm
(photo Reinhold Kohl)



Corpsneille, 2000
marbre de Belgique, 67,5 x 32 x 21 cm
(photo Sabella)



Pastouraille, 2000
marbre rose du Portugal, 65 x 29 x 16 cm
(photo Sabella)